

21. Les deux sortes de fréquentation dont j'ai parlé – celle des hommes estimables et celle des femmes belles et honorables – relèvent du hasard et dépendent d'autrui. La première a l'inconvénient d'être rare, et l'autre se fane avec l'âge ; c'est pourquoi elles n'eussent pas suffi à remplir ma vie. Mais celle des livres, la troisième, est bien plus sûre et nous est plus personnelle. Elle n'offre pas les avantages des deux premières, mais elle a pour sa part la constance et la facilité d'emploi : elle accompagne tout le cours de ma vie et me vient en aide partout ; elle me console dans la vieillesse et dans la solitude, elle m'ôte le poids d'une oisiveté fastidieuse, et me permet d'échapper à tout moment aux gens qui m'ennuient. Elle atténue les attaques de la douleur, si celle-ci n'est pas à son paroxysme et ne s'est pas entièrement emparée de moi. Pour trouver un dérivatif à une idée importune, il suffit de recourir aux livres : ils m'accaparent facilement, et m'en détournent. Et de plus, ils ne se rebellent pas de voir que je ne les recherche qu'à défaut des autres agréments, plus réels, plus vifs et plus naturels : ils me font toujours bonne figure.

22. On a beau jeu d'aller à pied, dit-on, quand on mène son cheval par la bride. Et notre Jacques, roi de Naples¹⁹ et de Sicile, beau, jeune et sain, qui se faisait porter sur une civière

lors de ses voyages, couché sur un méchant oreiller de plume, vêtu d'une robe de drap gris, avec un bonnet du même genre, mais était suivi en même temps d'un cortège royal, avec litières et toutes sortes de chevaux menés à la main, de gentilshommes et d'officiers de sa maison, donnait en vérité une image encore bien faible et chancelante de l'austérité ! Il n'est pas à plaindre, le malade qui a sa guérison à portée de la main ! Dans l'expérience et la pratique de cette maxime, pleine de vérité, réside tout le fruit que je tire des livres.

Lecture analytique n°2 : Pascal, *Discours sur les Passions de l'amour*, Depuis le début jusqu'à « dont la nature humaine est capable » (ligne 33). **L'amour et l'ambition.**

L'HOMME est né pour penser ; aussi n'est-il pas un moment sans le faire ; mais les pensées pures, qui le rendroient heureux s'il pouvoit toujours les soutenir, le fatiguent et l'abattent. C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder ; il lui faut du remuement et de l'action, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit quelquefois agité des passions, dont il sent dans son coeur des sources si vives et si profondes.

Les passions qui sont les plus convenables à l'homme, et qui en renferment beaucoup d'autres, sont l'amour et l'ambition : elles n'ont guère de liaison ensemble, cependant on les allie assez souvent ; mais elles s'affoiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se ruinent.

Quelque étendue d'esprit que l'on ait, l'on n'est capable que d'une grande passion ; c'est pourquoi, quand l'amour et l'ambition se rencontrent ensemble, elles ne sont grandes que de la moitié de ce qu'elles seroient s'il n'y avoit que l'une ou l'autre. L'âge ne détermine point, ni le commencement, ni la fin de ces deux passions ; elles naissent dès les premières années, et elles subsistent bien souvent jusqu'au tombeau. Néanmoins, comme elles demandent beaucoup de feu, les jeunes gens y sont plus propres, et il semble qu'elles se ralentissent avec les années ; cela est pourtant fort rare.

La vie de l'homme est misérablement courte. On la compte depuis la première entrée dans le monde ; pour moi je ne voudrois la compter que depuis la naissance de la raison, et depuis qu'on commence à être ébranlé par la raison, ce qui n'arrive pas ordinairement avant vingt ans.

Devant ce temps l'on est enfant ; et un enfant n'est pas un homme.

Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! Si j'avois à en choisir une, je prendrois celle-là. Tant que l'on a du feu, l'on est aimable ; mais ce feu s'éteint, il se perd : alors que la place est belle et grande pour l'ambition ! La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits, mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir ; ils sont machines partout. C'est pourquoi l'amour et l'ambition commençant et finissant la vie, on est dans l'état le plus heureux dont la nature humaine est capable.

Lecture analytique n°3 : Lamartine, Préface, *Recueillement poétiques*, Depuis « *Le coude appuyé sur la table* » jusqu'à « *Naturam sequere !* », Lignes 104-126. **Ecrire...**

Le coude appuyé sur la table et la tête sur la main, le cœur gros de sentiments et de souvenirs, la pensée pleine de vagues images, les sens en repos ou tristement bercés par les grands murmures des forêts qui viennent tinter et expirer sur mes vitres, je me laisse aller à tous mes rêves ; je ressens tout, je pense à tout, je roule nonchalamment un crayon dans ma main, je dessine quelques bizarres images d'arbres ou de navires sur une feuille blanche ; le mouvement de la pensée s'arrête, comme l'eau dans un lit de fleuve trop plein ; les images, les sentiments s'accumulent, ils demandent à s'écouler sous une forme ou sous une autre ; je me dis : « Écrivons. » Comme je ne sais pas écrire en prose, faute de métier et d'habitude, j'écris des vers. Je passe quelques heures assez douces à épancher sur le papier, dans ces mètres qui marquent la cadence et le mouvement de rame, les sentiments, les idées, les souvenirs, les tristesses, les impressions dont je suis plein : je me relis plusieurs fois à moi-même ces harmonieuses confidences de ma propre rêverie ; la plupart du temps je les laisse inachevées et je les déchire après les avoir écrites. Elles ne se rapportent qu'à moi, elles ne pourraient être lues par d'autres ; ce ne seraient pas peut-être les moins poétiques de mes poésies, mais qu'importe ? Tout ce que l'homme sent et pense de plus fort et de plus beau, ne sont-ce pas les confidences qu'il fait à l'amour, ou les prières qu'il adresse à voix basse à son Dieu ? Les écrit-il ? Non sans doute ; l'œil ou l'oreille de l'homme les profanerait. Ce qu'il y a de meilleur dans notre cœur n'en sort jamais.

Quelques-unes de ces poésies matinales s'achèvent cependant ; ce sont celles que vous connaissez, des Méditations, des Harmonies, Jocelyn, et ces pièces sans nom que je vous envoie. Vous savez comment je les écris ; vous savez combien je les apprécie à leur peu de valeur ; vous savez combien je suis incapable du pénible travail de la lime et de la critique sur moi-même. Blâmez-moi, mais ne m'accusez pas, et, en retour de trop d'abandon et de faiblesse, donnez-moi trop de miséricorde et d'indulgence. *Naturam sequere !*

Lecture analytique n°4 : Lamartine, Préface, *Recueillement poétiques*, Depuis « Voilà la politique
« jusqu'à la fin (Lignes 195-216). **Pourquoi ne pas écrire et écrire... quand même ?**

Voilà la politique telle que nous l'entendons, vous, moi, tant d'autres, et presque toute cette jeunesse qui est née dans les tempêtes, qui grandit dans les luttes, et qui semble avoir en elle l'instinct des grandes choses qui doivent graduellement et religieusement s'accomplir. Croyez-vous qu'à une pareille époque et en présence de tels problèmes il y ait honneur et vertu à se mettre à part dans le petit troupeau des sceptiques et à dire comme Montaigne : « Que sais-je ? » ou comme l'égoïste : « Que m'importe ? »

Non. Lorsque le divin juge nous fera comparaître devant notre conscience à la fin de notre courte journée d'ici-bas, notre modestie, notre faiblesse, ne seront point une excuse pour notre inaction. Nous aurons beau lui répondre : « Nous n'étions rien, nous ne pouvions rien, nous n'étions qu'un grain de sable ; » il nous dira : « J'avais mis devant vous, de votre temps, les deux bassins d'une balance où se pesaient les destinées de l'humanité : dans l'un était le bien, dans l'autre était le mal. Vous n'étiez qu'un grain de sable, sans doute ; mais qui vous dit que ce grain de sable n'eût pas fait incliner la balance de mon côté ? Vous aviez une intelligence pourvoir, une conscience pour choisir ; vous deviez mettre ce grain de sable dans l'un ou dans l'autre ; vous ne l'avez mis nulle part. Que le vent l'emporte ! Il n'a servi ni à vous ni à vos frères. »

Je ne veux pas, mon cher ami, me faire en mourant cette triste réponse de l'égoïsme, et voilà pourquoi je termine à la hâte ce griffonnage et je vous dis adieu.

Mais je m'aperçois que cette lettre a vingt pages ; tant pis : il est trop tard pour la recommencer.

M. Charles Gosselin me demande un avertissement ; si cette lettre est trop longue pour une lettre, faites-en une préface. Cela ne se lit pas.

DE LAMARTINE.

Saint-Point, 1er décembre 1838.

Lecture analytique n°5 : Claude Simon, Préface d'*Orion aveugle*, 1970. Depuis le début jusqu'à « échos se révèlent ». **La naissance des mots, des phrases et des idées !**

Claude Simon, Préface d'*Orion aveugle*, 1970

Je ne connais pour ma part d'autres sentiers de la création que ceux ouverts pas à pas, c'est à dire mot après mot, par le cheminement même de l'écriture.

Avant que je me mette à tracer des signes sur le papier il n'y a rien, sauf un magma informe de sensations plus ou moins confuses, de souvenirs plus ou moins précis accumulés, et un vague - très vague - projet.

C'est seulement en écrivant que quelque chose se produit, dans tous les sens du terme. Ce qu'il y a pour moi de fascinant, c'est que ce quelque chose est toujours infiniment plus riche que ce que je me proposais de faire.

Il semble donc que la feuille blanche et l'écriture jouent un rôle au moins aussi important que mes intentions, comme si la lenteur de l'acte matériel d'écrire était nécessaire pour que les images aient le temps de venir s'amasser (cependant, parfois, celles-ci arrivent plus vite, et je suis obligé de m'interrompre pour les noter rapidement en marge). Ou peut-être ai-je besoin de *voir* les mots, comme épinglés, présents, et dans l'impossibilité de m'échapper?..

Pourtant ce ne sont pas des matériaux existant en soi comme les pierres d'un mur, une tache de couleur - qui ne renvoie qu'à elle-même - ou du bronze - que l'on peut toucher. Eux, d'une manière ou d'une autre, ils renvoient toujours à des choses. Mais peut-être le rôle créateur qu'ils jouent tient-il justement à ce pluriel.

Si aucune goutte de sang n'est jamais tombée de la déchirure d'une page où est décrit le corps d'un personnage, si celle où est raconté un incendie n'a jamais brûlé personne, si le mot sang n'est pas du sang, si le mot feu n'est pas le feu, si la description est impuissante à reproduire les choses et dit toujours d'autres objets que les objets que nous percevons autour de nous, les mots possèdent par contre ce prodigieux pouvoir de rapprocher et de confronter ce qui, sans eux, resterait épars.

Parce que ce qui est souvent sans rapports immédiats dans le temps des horloges ou l'espace mesurable peut se trouver rassemblé et ordonné au sein du langage dans une étroite contiguïté. Une épingle, un cortège, une ligne d'autobus, un complot, un clown, un Etat, un chapitre n'ont que (c'est à dire ont) ceci de commun: une tête. L'un après l'autre les mots éclatent comme autant de chandelles romaines, déployant leurs gerbes dans toutes les directions. Ils sont autant de carrefours où plusieurs routes s'entrecroisent. Et si, plutôt que de vouloir contenir, domestiquer chacune de ces explosions, ou traverser rapidement ces carrefours en ayant déjà décidé du chemin à suivre, on s'arrête et on examine ce qui apparaît à leur lueur ou dans les perspectives ouvertes, des ensembles insoupçonnés de résonances et d'échos se révèlent.